

Le nouveau tifinagh Un alphabet disparu sauvera-t-il les langues et cultures berbères ?



Selma El Maadani

Université Mohamed V Souissi, Rabat, Maroc
s.elmaadani@um5s.net.ma

Entretien avec Yves Montenay

Démographe – Président de l'ICEG, Paris, France
montenay@numericable.fr

Dans le but de promouvoir les langues et cultures amazighes, fut fort couteuse et pédagogiquement inopérante, la reconstitution d'un néo-tifinagh, à partir, à la fois, de l'exhumation, de quelques graphèmes tifinagh, découverts, dans diverses régions de l'Afrique du Nord, sur des stèles funéraires de dignitaires amazighs, et d'une écriture encore en usage, chez les Touaregs, dans le cadre restreint de communications très concises, répondant à des besoins socio-économiques précis. Ce choix, à caractère identitaire restreint, n'a fait que creuser le fossé, au niveau de l'Education Nationale, entre les militants du « panarabisme », du « pan berbérisme » et du « panfrancisme » Les premiers avaient occulté délibérément une importante partie de l'Histoire du pays, celle des Amazighs, en l'occurrence. Les seconds, les pan-berbéristes, franco-phones pour la plupart, excluent, en revanche, toute la culture arabe, andalouse et arabo-marocaine, confondant ultra nationalisme arabe et culture arabo-musulmane. Des francophones limités culturellement, affichent leur mépris vis-à-vis de l'arabe et de l'amazighe.

Mots-clés : Tifinagh - Histoire des écritures des langues amazighes - Alphabets utilisés pour la transcription des amazighes - Usage actuel des langues amazighes (oral et écrit) - enseignement actuel de l'amazighe et alphabétisation -

The tifinagh, an alphabet almost disappeared, will it contribute to the preservation of language and culture Amazigh ?

In order to promote the amazigh language and culture, was very expensive and educationally ineffective, the reconstruction of a neo- tifinagh, from both , exhumation , some tifinagh grapheme discovered in various parts of North Africa, on headstones Amazigh dignitaries, and even writing in use among the Tuareg in the limited context of very concise communications , responding to specific socio- economic needs. This choice, restricted nature of identity, has only widened the gap, at the Ministry of Education, between activists of “pan Arabism”, “pan berberism” and “pan francism”. The former had deliberately obscured an important part of the history of the country, the Amazigh, in this case. The second, pan - berberists speaking mostly french, exclude, however, any arab culture, arab andalusian and arab- moroccan, confusing ultra arab nationalism and arab- muslim culture. Limited culturally francophone despise both Arab and Amazigh,

Keywords : Tifinagh - History of writing amazigh languages - Alphabets used for amazigh transcription - Current use of amazigh languages (oral and written) - current teaching of amazigh and literacy -

Yves Montenay : Faut-il remettre en usage un alphabet quasiment disparu et n'ayant jamais servi à transcrire un véritable système de connaissances, pour sauver les langues amazighes ? C'est l'étrange résolution, prise au Maroc et en Algérie, de transcrire ces langues, non pas en caractères arabes ou en caractères latins comme cela se fait aujourd'hui spontanément, mais en exhumant l'alphabet « tifinagh » et en ayant l'ambition d'en faire un des vecteurs de l'enseignement primaire. C'est donc, au moins sur le papier, un bouleversement considérable du paysage linguistique maghrébin. Connaissant quelque peu les données historiques et politiques qui ont mené à ce choix, j'ai eu un entretien avec des collègues marocains et algériens sur la question, en ai fait part à Selma el Maadani, qui, elle, est sémio-linguiste.

Après un rapide historique des peuples amazighes et de cet alphabet, nous avons abordé les problèmes politiques contemporains, les décisions prises, leur faisabilité et leurs conséquences probables, vraisemblablement très éloignées de la sauvegarde de la culture et des langues amazighes. Pour commencer, qu'est-ce qu'est le tifinagh et quel est son rôle dans l'histoire des peuples berbères ?

Selma El Maadani : Tout d'abord, nous utilisons l'appellation « amazighe » au lieu de « berbère », pour éviter les polémiques sur la véritable étymologie du terme « berbère ». Ce dernier est-il dérivé du terme arabe « *baràbir* », qui devrait être un emprunt au grec ou au latin pour désigner les populations de l'Afrique du Nord ? Ou de « *barbaros* » en grec ancien, étymon de « *barbarus* » en latin, qui signifie, non sans une pointe de mépris: [étranger qui ne parle pas grec et latin], pour aboutir, vers le vers le XIV^e siècle, au terme : « barbare » en langue française, qui a un sens péjoratif explicite ?

Quant au tifinagh, les avis sont encore très partagés à propos de son étymologie : [finiq] (phénicien) pour certains et [*Tifin negh*] (Notre invention), pour d'autres. Rappelons tout d'abord, que les graphèmes de cet alphabet, issus du lybique (Camps, 1996), ont été découverts par des archéologues sur des stèles ou fragments de stèles commémoratives ou funéraires de dignitaires ou de rois amazighes de l'Antiquité (Meunié, Allain, 1956). La plupart, déchiffrées par des épigraphistes, ont permis de faire avancer les recherches sur les origines des Amazighes (Chaker, 2011). L'artisanat marocain conserve assez fidèlement quelques signes de cette écriture millénaire dans le tissage, la poterie, la maroquinerie, la broderie, l'orfèvrerie, la dinanderie, les dessins au henné... Cependant, les fouilles archéologiques n'ont pas permis, d'exhumer, jusqu'à présent, des textes riches et fournis en informations, transcrits en tifinagh. On en déduit donc que cet alphabet, fort ancien, ne servait pas à la transmission par écrit d'une mémoire collective mais s'inscrivait plutôt dans un courant identitaire amazighe.

Les archéologues ont découvert, jusqu'à présent, au moins une dizaine d'alphabets tifinagh, avec des modes de transcription divers. Seuls les nomades amazighes du sud,

les Touaregs, utilisent encore un certain type de ces graphèmes. Il est vrai seulement pour de brèves communications écrites ayant des fonctions socio-économiques : indications de pistes, de points d'eau, de transactions commerciales, de recommandations ou déclarations. Ils ne le font ni pour transcrire leur littérature, ni même leurs droits coutumiers. Actuellement, bien rares sont les Touaregs qui transcrivent en tfinagh leurs manuscrits tamasheq. La majorité des textes de la littérature et de la tradition orale sont en tamasheq transcrit en caractères arabes ou latins. Ou encore ont des versions en langue arabe ou en langue française.

Certes les inscriptions des Touaregs qui ont inspiré les graphèmes de l'actuel alphabet tfinagh dont nous parlons, témoignent de cultures, de traditions, d'une vision du monde et d'une manière d'être des populations nomades qui sillonnent le Sahara, de la côte Atlantique jusqu'au sud de l'Égypte.

Les diverses inscriptions tfinagh anciennes, issues du lybique, découvertes en Numidie (l'actuelle Tunisie et l'Algérie Orientale), en Mauritanie Césarienne (l'actuelle Algérie) et en Mauritanie Tingitane (l'actuel Maroc), constituent un héritage commun ainsi qu'un précieux corpus à décoder et analyser pour poursuivre les recherches sur les véritables origines des populations de l'Afrique du Nord. Mais il s'agit de travaux spécialisés d'archéologues, d'épigraphistes, d'ethnolinguistes et d'ethnohistoriens. Nous sommes, donc, bien loin de l'usage scolaire généralisé qui est l'objectif actuel d'un projet déjà entrepris officiellement, en collaboration entre l'IRCAM et le ministère de l'éducation nationale, depuis 2006.

En dehors des Touaregs, les populations de l'Afrique du nord ignoraient déjà ces graphèmes avant la conquête arabo-musulmane. Ce sont les ethnolinguistes, les archéologues et les préhistoriens qui les ont découverts les premiers, vers la fin du XIXe siècle. De plus, cet alphabet diffère d'une tribu à l'autre, chez les actuels Touaregs comme il diffère d'une période à l'autre de l'Histoire des Amazighes, déjà antérieure et contemporaine de l'occupation romaine. Mais par ailleurs, elle diffère aussi d'une région à l'autre : les inscriptions découvertes dans le Haut Atlas au Maroc ne sont pas exactement les mêmes que celles que l'on avait découvertes en Kabylie ou en Lybie dans le Djebel Nefoussa. Il n'existe pas d'alphabet tfinagh normalisé à l'échelle de ce qu'on appelle « Tamazgha », l'aire linguistique des Imazighen.

D'après les travaux en Histoire antique de l'Afrique du Nord (Gsell, 1913-1929 ; Carcopino, 1948), les lettrés Amazighes de l'Antiquité étaient soit des hellénisants, soit des latinisants. On peut citer : le poète Terence de Carthage, l'écrivain et philosophe Apulée, d'origine gétule numidienne, le roi Ptolémée de Maurétanie, fils du roi Juba II et de Cléopâtre Sélééné, l'empereur Septime Sévère, d'origine lybico-punique, les théologiens chrétiens Saint Augustin d'Hyppone (actuelle Annaba) et Tertullien de Carthage. Ajoutons le cas célèbre du roi érudit Juba II qui, selon Pline l'Ancien et

Plutarque, avait écrit : Lybica et Arabica, ouvrages dont il ne subsiste que quelques bribes en latin.

Outre le nombre important de lettrés amazighes hellénisants et/ou latinisants durant l'Antiquité gréco-romaine, nombre de manuscrits, découverts, établis et répertoriés par des spécialistes (Marcy, 1932 ; Lévi-Provençal, 1941 ; Zniber, 1966 et El Manouni, 1997), prouvent qu'après la conquête arabo-musulmane, les premières dynasties amazighes musulmanes (les Almoravides Znaga ou Sanhaja, les Almohades Masmouda, les Mérinides Znata) utilisaient l'arabe dans leur administration, et rédigeaient leurs correspondances en langue amazighe transcrites en caractères arabes.

Dans certains milieux aussi bien arabisants ou francisants qu'amazighisants, on occulte l'histoire amazighe du Maroc, et notamment celle du Souss, où s'était développée, depuis plus de dix siècles, une forme de malékisme orthodoxe chez les populations commerçantes, les oulémas locaux et les zaouiya du sud marocain. Cette région a produit un nombre important de manuscrits d'exégèse – du Coran, des Hadith et du droit musulman – traduits en tachelhit (le parler amazigh du Souss) et transcrits en caractères arabes mais également une littérature en tachelhit. On consultera la collection cataloguée par N. Van Den Boogert au département des manuscrits orientaux à la bibliothèque de l'université de Leyde aux Pays-Bas et le fonds Arsène Roux à la bibliothèque d'Aix en Provence. Récemment, l'activiste amazighe Houcine Joughadi a publié une biographie du prophète Mohamed ainsi qu'une version, en langue amazighe, transcrite en caractères arabes, de 118 sourates du Coran, intitulée prudemment : *Traduction des sens du Coran*.

Outre les manuscrits anciens, nous disposons, depuis 1912 environ, d'un considérable fonds documentaire de tradition orale amazighe, collectée, établie et étudiée, en majeure partie, par les équipes de chercheurs de l'Institut des Hautes Etudes Marocaines à Rabat durant les deux protectorats. Ensuite, après l'indépendance du pays et jusqu'à nos jours, sont intervenus d'autres chercheurs, à l'échelle nationale et internationale. Les corpus recueillis sont transcrits en caractères latins adaptés ou en signes phonétiques des orientalistes, ou en alphabet phonétique international. Mais pas en tifinagh. Au Maroc, les publications en cet alphabet, reconstitué, sont très récentes, la plupart éditées par l'Institut Royal de Culture Amazighe Marocaine ou, auparavant, par des associations amazighophones. Mais la quasi-totalité des amazighophones et des amazighophiles, en dépit d'un réel enthousiasme et beaucoup de bonne volonté, peine à déchiffrer ou ne parvient pas à lire facilement cet alphabet codifié récemment : le tifinaghe de l'Institut Royal.

Yves Montenay : Indépendamment de cette question de l'alphabet « tifinagh », qu'en est-il de l'usage des langues berbères au Maroc ?

Selma El Maadani : D'après la thèse de Marcel Cohen (1924), adoptée par plusieurs spécialistes, l'amazighe, langue d'origine chamito-sémitique, est indéniablement la langue maternelle et la langue de communication des populations autochtones du Maghreb. Au néolithique, ces populations sont déjà métissées d'Ibéro-maurusiens et de Capsiens. Compte tenu de divers déplacements historiques, ce métissage se poursuit A la suite de diverses migrations, leur métissage se poursuit d'abord avec divers subsahariens ; ensuite, lors d'importantes expéditions de Phéniciens et Puniques. Enfin, à l'occasion d'une cascade historique d'invasions, d'incursions, de conquêtes, des métissages se font avec Romains, Vandales, Arabes, Ibères et Français. Par contre, les spécialistes s'accordent sur le fait qu'il n'y a pas eu de migrations massives depuis la Péninsule arabique vers le Maghreb, même lors des conquêtes. D'après Ibn Khaldoun (1856), Henri Terrasse (1949) et Salem Chaker (2000), les grandes confédérations de tribus Imazighen - les Jbala, Doukkala, Chaouia, Rguibat... - sont arabisées depuis des siècles. Par contre, au Rif, au Moyen et Haut Atlas et dans le sud, les amazighes régionaux sont encore les langues maternelles des autochtones surtout dans les régions montagnardes.

La grande majorité des Marocains des grands centres urbains et des plaines est complètement arabisée depuis plus de dix siècles, ignorant quasiment la langue de ses ancêtres amazighes, ne parlant que l'arabe dialectal - lui-même, combinaison de l'arabe et de l'amazighe pour l'essentiel mais non sans présence des langues ibériques et du français (S. El Maadani, 2012). Cette situation contrastée de l'usage des langues amazighes résulte du fait qu'elles ont été longtemps confinées en divers endroits, des sphères régionales et familiales. Il y a cependant des villes dans lesquelles la situation est plus mêlée. C'est le cas au Sud pour Essaouira, Agadir, Taroudant, Ouarzazate, Tiznit, Tafilalet, puis Midelt, Goulmima... C'est le cas au Nord : Nador, Houceima, Ketama...

Durant surtout la seconde moitié du XXe siècle, les intellectuels et les activistes, amazighophones, longtemps réprimés, ont poursuivi et multiplié de vives revendications. Sur ces bases, actuellement, on assiste à une forme de renaissance. L'usage oral reprend et se répand dans des espaces plus ouverts et lors d'importantes réunions et manifestations culturelles, grâce aux médias amazighophones et à tous ceux qui pratiquent activement leur langue maternelle, même s'ils le font en alternance avec l'arabe dialectal marocain ou le français, ou l'espagnol au Nord.

Yves Montenay : La complexité de la situation que vous évoquez n'est-elle pas contradiction avec les problèmes concrets d'alphabétisation qui se posent au Maroc. Faut-il se lancer dans de tels projets coûteux et dont l'efficacité ne paraît pas évidente ?

Selma El Maadani : C'est vrai mais peu osent dire tout haut que c'est là une complication de plus qui, pourrait-on dire, aggrave encore l'état d'un mutilé. D'après le dernier « rapport de l'Unesco sur l'éducation au Maroc » (2010), on constate qu'il y a

de plus en plus d'abandons de l'école dès les premières classes du primaire. Le Maroc se classe parmi les pays dans lesquels ce taux d'abandon est le plus élevé. Les jeunes élèves sont fiers au début d'apprendre cet alphabet qui a un caractère identitaire certain. Toutefois, l'engouement est vite dissipé et le découragement l'emporte dès qu'est découverte la difficulté de transcrire, dans les formes quasi géométriques des graphèmes tifinaghs, les formes cursives des graphèmes arabes et latins plus familières pour les enfants. Il est évident qu'un amazighe arabophone transcrira plus facilement sa langue maternelle en caractères arabes. De même, un amazighe francophone ou hispanophone transcrira l'amazighe en caractères latins. Le chercheur pourra s'accommoder d'autres transcriptions. Certes, les uns comme les autres pourront s'il le faut parvenir à maîtriser habituellement la transcription dans cet alphabet tifinagh. Par contre, c'est exclu pour un enfant de six ans. Comment pourrait-il apprendre trois alphabets si différents ? En plus de l'alphabet arabe et de l'alphabet latin pour le français, avec leurs écritures cursives, comment ne serait-il pas dérouté et totalement bloqué par cette référence supplémentaire à l'écriture géométrique de l'alphabet tifinagh ? A vrai dire, pour la grande part des Marocains alphabétisés et familiarisés avec les caractères arabes et latins, la lecture de textes en amazighe transcrits en alphabet tifinagh se transforme en une forme de décryptage fastidieux et rebutant.

Sans doute, le centre informatique de l'Institut Royal de Culture Amazighe Marocaine ne ménage pas ses efforts pour proposer des claviers conformes utilisant les caractères tifinaghes ainsi qu'un logiciel spécial pour en faciliter la transcription. Une adaptation cursive a même été proposée en 2011. Ces procédures techniques et logiques s'accompagnent d'importants travaux en linguistique appliquée de l'amazighe (grammaire, lexiques, phonétique, didactique de l'amazighe et méthodes d'enseignement/apprentissage : supports didactiques en tifinaghe institutionnel. Ils résultent de coopérations entre chercheurs : de l'Institut Royal, des institutions et universités nationales et internationales. Le ministère de l'éducation nationale intervient de multiples façons : en 2003, en partenariat avec « la Vie scolaire » et « La direction des curricula » ; en 2006, avec le « Service de Coordination des Etablissements de Formation des Cadres », dirigé par Janati Idrissi Abdelkhalid. Celui-ci vise la formation de formateurs et enseignants de l'amazighe en alphabet tifinaghe. Dans une première étape, il se préoccupe de la formation des instituteurs. Dans une seconde, il intervient au niveau des Centres Régionaux des Métiers d'Education et de Formation à Agadir, Meknès, Nador et Marrakech. Les efforts déployés ne sont pas négligeables ; d'importants budgets sont alloués ; Et cependant, les résultats obtenus ne sont pas à la hauteur. Le projet s'avère coûteux et son efficacité discutable.

Yves Montenay : Il faut peut-être dire que cet échec de l'enseignement de l'amazighe transcrit dans cette nouvelle graphie tifinagh ne peut pas être facilement révélé ?

Les amazighophones militants brandissent parfois la menace du séparatisme. En tous les cas, les « arabophones exclusifs » ne sont pas fâchés de cet échec. D'un point de vue général, cette réforme s'ajoute à de nombreuses autres tout aussi fragiles dont une arabisation manquée. Tout cela a fini par « couler » l'enseignement marocain.

Selma El Maadani : C'est bien cela : de tous côtés, on observe une sorte de silence qu'il soit pusillanime, hypocrite, malicieux, voire jubilatoire. La querelle pour le choix des alphabets de transcription des langues maternelles au Maroc est, en fait, un faux problème qui camoufle. Par le biais de programmes d'enseignement des langues et des littératures ambitieux mais inopérants, il camoufle la sclérose manifeste de l'enseignement, toutes filières et toutes disciplines confondues. Le vainqueur n'est rien d'autre que l'illettrisme pernicieux et galopant.

Yves Montenay : Comment situez-vous toutes ces querelles linguistiques ?

Selma El Maadani : Les animosités entre amazighophones et arabophones au Maroc résultent de l'enseignement séculaire d'une histoire biaisée du Maghreb. Elle a engendré une forme d'ablation d'une large part de la mémoire collective et d'une insuffisance de connaissances qui a nourri l'ignorance, l'affabulation, le repli identitaire, le communautarisme, l'exclusion de l'Autre. D'un côté, les arabophones marocains ignorent qu'ils sont souvent des amazighes arabisés résultant d'un brassage séculaire entre une minorité d'Arabes et une majorité d'autochtones, eux-mêmes déjà bien métissés comme nous l'avons vu. De l'autre côté, les amazighophones militants – qui parlent même parfois de « chasser les Arabes du Maroc » – ignorent que ces « Arabes », qu'ils considèrent comme des « colonisateurs », ne sont en fait que des berbères arabisés qui peuvent être là depuis de nombreux siècles. De même, les réfugiés de l'Andalousie musulmane sont certes des musulmans ou des juifs hispano-mauresques arabophones, mais nullement de « purs » Arabes. La réalité sociolinguistique est qu'environ la moitié des Marocains est amazighophone, et l'autre moitié, arabophone. Les uns comme les autres ignorent trop souvent leur origine et leur coexistence ancienne.

Ces constats pourraient venir d'un simple regard sur les dynasties qui ont gouverné le Maroc. Leurs titulaires ne sont pas non plus de purs Arabes. Même les « chorfa » marocains – descendants du Prophète, ou prétendus tels – sont le fruit de mariages mixtes au sein des populations amazighes qui les avaient reçus. Ainsi, Idriss 1er, premier fondateur d'un Etat musulman au Maroc, avait fui la répression des califes Abbassides pour venir s'installer près de Volubilis, à Zerhoun, fief des tribus amazighe awraba. Moulay Ali Cherif, ancêtre des Alaouites au Maroc, était le fils de Dakhil venu d'un port du Hedjaz, pour s'installer à Tafilalet, région jusqu'à présent exclusivement amazighe.

A l'exception des chorfa Idrissides, Sâadiens et Alaouites, toutes les autres dynasties étaient Amazighes : les Almoravides (Znaga ou Sanhaja du Sahara), les Almohades, les

Masmouda du Haut Atlas, ou les Mérinides. Cependant, d'après Ibn Khaldoun, Al Bakri, Ibn Idari et au XXe siècle, Carcopino, la seule dynastie qui utilisa l'amazighe comme langue officielle fut celle des Berghwata, branche des Masmouda. Par opposition au pouvoir central du califat arabe en Orient, elle aurait, au plan des croyances, adopté une forme de kharijisme, étrangement mêlé au mahdisme des chiïtes, avec des traces de messianisme chrétien et de judaïsme, voire des paganismes anciens. Cette dynastie régna du VIIIe au XIIe siècle sur la région de Tamesna, entre le Moyen Atlas, près d'Azemmour et la côte Atlantique près de Salé et Rabat. Les historiens évoquent même une version remaniée du Coran comportant 80 sourates en amazighe des Berghwata. Ces tribus rebelles avaient été accusés d'hérésie par les Ommeyyades de Cordoue, les Almoravides, les Almohades, et même par une autre dynastie amazighe, les Masmouda, de croyance sunnite ultra orthodoxe. Ceux-ci avaient d'ailleurs mis fin au règne des Berghwata. Comme on ne dispose d'aucune copie, on peut seulement espérer qu'un jour des recherches archéologiques pourraient entraîner des découvertes éclairantes.

Yves Montenay : Cette guerre des langues depuis un lointain passé jusqu'à maintenant relève toujours d'oppositions politiques fortes et de situations économiques lourdes.

Selma El Maadani : C'est un fait que, depuis l'Antiquité, il y a eu comme une occultation délibérée, orchestrée par les divers pouvoirs depuis l'occupation romaine jusqu'à la fin du XXe siècle. Les réactions et les résistances des Amazighes prirent souvent la forme de révoltes épisodiques de tribus ou de confédérations de tribus amazighes. Elles furent fermement contenues ou violemment réprimées par les pouvoirs en place. Rome finit par vaincre les armées des rois maures et numides les plus puissants et les plus fiers pour en faire ses vassaux.

De nos jours, depuis la forte répression exercée lors des années soixante au Maroc, on assiste à des revendications socioéconomiques et politiques. Ainsi, des militants du Mouvement Culturel Amazigh soulignent fortement que certaines provinces du sud est, du Moyen Atlas et du Rif sont exclues des plans et projets de développement socioéconomique. Ils trouvent aussi que l'élite amazighophone se mobilise peu.

Des militants pour la promotion de la culture amazighe, ainsi que des associations de chercheurs - Tamaynut, Ilmès, l'Association Marocaine de Recherche et d'Echanges Culturels - ont réussi, malgré la répression les radicalisations qui en découlent, à réactiver la mémoire de la culture amazighe par la chanson, la poésie, la littérature, les traditions orales transcrites en caractères latins ou en alphabets phonétiques : du Rif, du Maroc oriental, du Moyen Atlas, du Souss et des provinces du Sud. Les médias dont des revues, des chaînes de radio et de télévision, le cinéma films et les Nouvelles Technologies d'Information et de Communication ont permis au Mouvement Culturel Amazighe – regroupant gens de lettres, artistes, ONG, activistes – de partager des

revendications pour la promotion de cette culture millénaire. Ils sont parvenus à surmonter de nombreuses formes de marginalisations auprès d'un public élargi à l'échelle nationale et internationale. Toutefois, les milieux amazighophones sont loin d'être à l'unisson en raison d'un ensemble d'intérêts divergents. Quand les polémiques éclatent entre défenseurs des caractères arabes et défenseurs de l'alphabet latin, les arguments sont presque toujours identitaires, religieux et idéologiques et rarement pédagogiques.

D'un point de vue linguistique, certains défenseurs des caractères tifinaghs ont souligné qu'ils respectent mieux les spécificités phonétiques de cette langue, contrairement aux deux autres alphabets.

Yves Montenay : Si l'enseignement de « l'amazigh » est ou doit être étendu à l'ensemble du territoire marocain, que faudra-t-il enseigner dans un contexte de parlers régionaux fort différents?

Selma El Maadani : C'est vrai ! Si le travail de standardisation des multiples parlers amazighes au Maroc est en cours, il n'y a pas de véritable consensus pour élaborer de manière collégiale des dictionnaires à l'échelle nationale. Il y a cependant un important nombre de dictionnaires bilingues : amazighe/ langues occidentales ; amazighe/ langue arabe, mais ils restent régionaux. Selon le recteur M. Boukous, recteur de l'Institut Royal de Culture Amazighe Marocaine : « l'amazighe standard est une langue vivante et c'est le résultat de la convergence des structures qui existent entre Tarifit, Tamazight et Tachelhit. » Ameer (2004) a proposé un module NooJ pour la langue amazighe standard. C'est le début d'un long processus de standardisation et non une normalisation tout à fait établie et pratiquée.

Yves Montenay : Quel rôle ont joué les Français et notamment les Pères Blancs ? En Kabylie, les caractères latins sont d'usage ancien et répandu, comme je l'ai constaté moi-même. Qu'en est-il au Maroc ?

Selma El Maadani : Il y a eu aussi des Pères Blancs au Maroc. Citons au Moyen Atlas, le monastère de Tioumliline à 7 km de la ville d'Azrou. Nul n'ignore que les autorités coloniales françaises avaient soutenu et financé la recherche en ethnographie, ethnologie, ethnohistoire et ethnolinguistique, en se focalisant sur les origines des populations autochtones, souvent en occultant même la période post-arabo-musulmane. L'objectif des politiques et militaires français lors de la période coloniale était de promouvoir la culture et la civilisation françaises au détriment de la culture et civilisation arabo-musulmanes, d'où la mise en avant de la composante berbère. Cependant, l'objectif des Pères Blancs qui, à l'origine, sont des missionnaires pour l'Afrique, était d'abord d'alphabétiser et instruire des populations longtemps marginalisées par les dynasties

qui se sont succédé durant treize siècles. Outre l'expression d'une profonde humilité qui les caractérise, ils étaient, par ailleurs, assez pondérés pour ne pas s'aventurer dans une action de prosélytisme. Toutefois, ces Pères Blancs ont grandement participé à l'avancement des recherches en sciences humaines et sociales au Maroc depuis 1912. Cela grâce aux centaines de documents en ethnographie, en ethno littérature, dont ceux de la tradition orale amazighe transcrite en latin. Ce fonds documentaire est une riche base de données incontournable pour tous les chercheurs. Ce fonds se trouvait à la bibliothèque du monastère de Tioumliline. Après le départ des Pères Blancs et la fermeture de leur monastère, il a été sauvegardé par le Diocèse de Rabat et transféré à la bibliothèque La Source, Centre de recherche et de documentation fondé en 1981, par le Père Jacques Levrat, cofondateur du Groupe de recherches islamo-chrétien, le GRIC. Tout ce fonds a été récemment déposé par le Diocèse à la bibliothèque Nationale du Royaume du Maroc. Une part importante des copies de ces travaux se trouve à la bibliothèque d'Aix en Provence. Nombreux sont ceux qui attendent d'être toujours révisés, analysés, exploités.

Yves Montenay : Peut-on dire que l'on est passé de l'ignorance à la reconnaissance, et que les querelles vont s'affaiblir ?

Selma El Maadani : Il y a eu une longue période d'ignorance et parfois de répression, avant l'adoption récente des amazighs comme langues nationales au Maroc et en Algérie. Notons que cette reconnaissance n'a pas été jusqu'à les rendre officielles. Bref un coup de chapeau sans conséquences concrètes. En fait, les querelles continuent, et je voudrais insister sur leur vanité. L'élève marocain est tiraillé actuellement entre les militants du panarabisme, du pan-berbérisme et du pan-français. Nous avons vu que les premiers avaient occulté délibérément une importante partie de l'Histoire du pays. De même, les pan-berbéristes pratiquent une sorte d'agressivité contre tous les arabophones, excluant toute la culture arabe, andalouse et arabo-marocaine, comme si elle relevait de l'ultra nationalisme arabe. Pour les Marocains avertis, le protectorat français avait deux faces comme Janus : celle du colon et celle du « porteur de progrès ». Ces oppositions plus ou moins latentes ou manifestes prirent une vive tournure entre 1930 et 1934 à propos de la présentation puis du retrait du « dahir berbère ». Beaucoup de Marocains y virent moins une volonté de reconnaître le droit coutumier, qu'une volonté de « diviser pour régner ». Aujourd'hui, nombre d'amazighophones pensent, au contraire, que ce dahir a été utile car il a contribué à sauver des traditions amazighes. Mais cela fut certes mal vu par des ultra nationalistes arabophones, mais aussi par une grande majorité des résistants à la colonisation : arabophones et amazighophones confondus (Julien, 1978, 2011).

Le Marocain, qui, depuis l'Antiquité, est plurilingue et pluriculturel, paie cher la plaie de la division entre arabophones et amazighisants francophones. Les panarabisants

dénoncent un complot franco-berbère contre la culture arabe, les islamistes intégristes ajoutent que c'est un complot franco-berbère contre l'islam, les amazighisants parlent de colonisation arabo-musulmane de treize siècles !

Essayons d'être lucides : l'occupation romaine de l'Afrique du nord a relayé les complots berbéro-romains contre les Aguellid et leurs sujets amazighes qui s'opposaient à la « pax romana » ! La conquête arabe de l'Afrique du nord est venue relayer un complot arabo-amazighe contre d'autres Amazighes ! La conquête de l'Andalousie a relayé un complot arabo-mauresque contre les Ibères !

N'oublions pas que lorsqu'arrive un conquérant, les cultures et les langues entrent en contact dans un climat de guerre et de violence certes, mais s'entremêlent, se marient et, en principe, celles qui véhiculent le plus de savoirs subsistent et même dominent. Ainsi les Romains envoyaient leurs enfants étudier dans une Grèce pourtant vaincue. Les Tatars et les Mongols ont choisi la culture arabo-musulmane alors qu'ils avaient militairement rasé tout son domaine oriental. La grammaire et la rhétorique arabes, la médecine, l'astronomie ont été souvent élaborées souvent par des arabophones non arabes : Sibawayh le Perse, Ajarroum l'Amazighe, Ibn Sinà le Perse. Et c'est un arabophone d'origine persane, Al Boukhàri qui, un siècle après la mort du prophète, a répertorié de manière méthodique, le Hadith Sahîh.

Tous ces penseurs qui avaient choisi la langue du conquérant ou celle d'un Etat économiquement puissant pour partager leurs savoirs ou leurs découvertes avec un plus grand nombre de leurs semblables, doivent-ils être considérés pour autant comme des renégats à leur pays d'origine, à sa culture et à sa civilisation ? Reconnaissons plutôt que la pluriculturalité a participé au progrès général. En Orient, l'on se souvient d'auteurs tels le Perse Ibn al Muqaffa', fier et très attaché à sa civilisation et culture d'origine, qui a choisi de traduire une partie de la littérature indo-persane en une langue arabe bien plus éloquente que celle de ses contemporains arabes. Dans le Maroc du XXe siècle, les amazighophones ignorent pour la plupart, une des grandes figures de la littérature marocaine arabo-musulmane : El Mokhtar Soussi, érudit amazighe du sud qui nous a transmis la culture et littérature de cette région en une langue arabe châtiée. Grâce à ce travail de traduction fine, tout l'Orient arabe a pu découvrir la culture amazighe du Souss, méconnue de nombre de Marocains, amazighophones comme arabophones. El Mokhtar Soussi a fait découvrir un nombre important de manuscrits littéraires et religieux en parler amazighe du Souss, transcrits en caractères arabes et, aujourd'hui conservés à la Bibliothèque d'Aix en Provence.

D'une part, il est naturel que chacun oeuvre assidûment pour la promotion de sa langue et de sa culture. D'autre part, au lieu de nourrir les crises identitaires et le communautarisme, ne ferait-on pas mieux de cesser ces débats stériles et de se

pencher sérieusement sur la promotion pragmatique, méthodique et rationnelle des langues de l'oralité telles que les divers amazighes et arabes dialectaux. Par contre, il est important pour la transmission des savoirs scientifiques de faire le choix de la langue la plus pratique pour le pays et à l'échelle internationale. Il importe aussi de maintenir l'enseignement de la véritable culture arabe – littératures, histoire des sciences et de la philosophie, arts – sans tomber dans l'ornière de discours identitaires et chauvins dans les manuels scolaires.

L'Histoire prouve que les replis identitaires enterrent les langues vivantes, effacent les cultures. Au plan des sciences, aurons-nous le courage de dire : « Peu importe la graphie ou la langue de transmissions, l'essentiel, c'est de trouver les moyens linguistiques, didactiques et pédagogiques les plus pratiques et les plus efficaces pour transmettre les contenus nécessaires à une jeunesse marocaine du XXI^e siècle, citoyenne du monde ».

Yves Montenay : Maintenant que l'officialisation de l'amazigh est acquise, quelles décisions concrètes ont été prises ? À titre anecdotique, j'ai noté l'officialisation des prénoms berbères.

Selma El Maadani : La question des prénoms est effectivement anecdotique, et tant l'interdiction que son annulation ont eu pour but d'occuper l'opinion publique par des problèmes secondaires.

Les travaux en sciences humaines et sociales sur les cultures et langues amazighes, réalisés par des Marocains et des étrangers du monde entier ont progressé, mais restent très éparpillés, voire méconnus de la part de chercheurs arabophones, francophones et même amazighophones. Il y a eu peu de travaux sérieux de médiation et de transmission de ces études auprès d'un large public.

Bien des tentatives d'intellectuels et artistes amazighophones pour fédérer les compétences – tables rondes, colloques, éditions de revues, communiqués, actions d'ONG – sont restées vaines. Aujourd'hui encore, les amazighophones du Nord, du Sud et de l'Ouest du Maroc restent très divisés. Les discours identitaires demeurent passionnés et bloquent les décisions concrètes et rationnelles.

La création de l'Institut Royal de Culture Amazighe Marocaine a été saluée au début par presque tous les défenseurs du patrimoine national. Son premier Recteur, Mohamed Chafik, est un érudit, ethnolinguiste et lexicographe. D'origine amazighe, il est plurilingue, maîtrisant les divers parlers, ex professeur de langues et littératures arabes et bon francophone. Malheureusement, les multiples travaux déjà réalisés par cette grande institution semblent paralysés par les divisions et les luttes intestines. Cela entraîne le départ de nombre de chercheurs vers des universités marocaines ou étrangères.

Finalement, le choix du « tifinaghe » de l'Institut Royal, la publication massive et coûteuse de nombre de manuels et ouvrages scolaires en cet alphabet n'ont pas permis d'atteindre les objectifs de l'Institut Royal de Culture Amazighe Marocaine : la promotion des langues et cultures amazighes au Maroc. La reconnaissance de l'amazighe en tant que « langue nationale » par la nouvelle constitution, ne s'est pas concrètement traduite malgré ses divers projets. L'affichage des administrations et la transcription de slogans publicitaires en caractères « tifinaghe » de l'Institut Royal sont trompeurs. Les amazighophones eux-mêmes continuent de rester très divisés quant aux choix de l'alphabet, de la didactique de la langue et de la politique culturelle.

Yves Montenay : Finalement on se demande s'il ne s'agissait pas tout simplement de faire plaisir à certains universitaires et politiques au détriment des enfants et surtout au détriment de la transmission des langues berbères. Bref, d'« enterrer le berbère sous les fleurs » !

Selma El Maadani : Oui tout porte à le croire. Mais je dois ajouter que certains responsables amazighophones y ont participé, par entêtement, et manque de clairvoyance ou de courage. Cet « enterrement sous les fleurs » a été une aubaine pour les détracteurs de ce patrimoine culturel.

Espérons que cette culture séculaire renaîtra de ses cendres grâce au travail de tous les Marocains, dès qu'ils auront pris conscience de la nécessité de la réactivation de la mémoire collective, indispensable pour tout développement humain.

Yves Montenay : Pour finir, deux mots sur la situation en dehors du Maroc :

- En Algérie, pour les mêmes raisons, le tifinagh a été officiellement adopté pour la transcription du berbère, ce qui heurte de plein fouet les Kabyles habitués à la transcription en caractères latins, cette région ayant été relativement scolarisée en français. Le résultat est une désertion du début de l'enseignement du kabyle en primaire, ce qui est peut-être le but recherché.

- En Libye, on peut noter, comme en témoigne Gilles Kepel, une utilisation spontanée du tifinagh, après son interdiction par Khadafi suite au rôle militaire joué par les Berbères d'une région montagneuse proche de Tripoli. Mais qu'en est-il advenu quant à son usage et à son enseignement ?

Bibliographie

- Ameur, M. Boumalk, A. (dir.). 2003. « Standardisation de l'amazighe ». Actes du séminaire organisé par le Centre de l'Aménagement Linguistique à Rabat, 8-9 décembre.
- Basset, A. 1935. « La parenté linguistique et le berbère », *Revue africaine*.
- Camps, G. 1980. *Berbères. Aux marges de l'histoire*, Toulouse.

- Camps, G. 1996. « Ecritures lybiques ». *Encyclopédie berbère*. XVII.
- Carcopino, G. 1948. *Le Maroc antique*. Gallimard : Paris.
- Chaker, S. 2000. « A propos de l'origine et de l'âge et de l'écriture lybico-berbère », in *Etudes berbères chamito-sémitiques*. Paris, Louvain.
- Chaker, S. 2011. « L'écriture lybico-berbère. Etat des lieux et perspectives ». Paris : Centre de Recherche Berbère. Inalco.
- Cohen, M. 1924. « Les langues chamito-sémitiques », in Meillet et Cohen : *Les langues du Monde*, Paris.
- El Maadani, S. 2012. « L'évolution des parlers au Maroc. Entretien avec Y. Montenay. *Synergies Monde Méditerranéen* n° 3, pp. 33-44.
- El Manouni, M. 1997. La civilisation méridienne, feuillets (en arabe), *Hespéris Tamuda* XXXV, fasc. II, pp. 157-162.
- Gsell, J. 1913-1929. *Histoire ancienne de l'Afrique du Nord* (8 volumes) Paris : Hachette.
- Khaldoun, I. 1856. *Histoire des Berbères et des dynasties musulmanes de l'Afrique septentrionale*, traduction de W. McG. de Slane, Alger.
- Jouhadi, H. 2003. *Traduction des sens du Coran*, publié à compte d'auteur, juin.
- Julien, C.A. 2011, 1978. « Le dahir berbère » in *Le Maroc face aux impérialismes*. Paris : Ed. du Jaguar.
- Lévi-Provençal, E. 1941. « Un recueil de lettres officielles almohades: Introduction et étude diplomatique, Analyse et commentaire historique », *Hespéris* XXVIII, fasc. unique, pp. 1-80.
- Marcy, G. 1937. « Introduction à un déchiffrement méthodique des inscriptions 'tiffinâgh' du Sahara central », *Hespéris*, XXIV, 1er et 2ème trimestres, pp.89-118. -Marcy, G. 1936. « A propos du déchiffrement des inscriptions «Tifinagh» ». *Hespéris* XXII, fasc. I, pp. 94-95 ; -Marcy, G. 1932. « Les phrases berbères des documents inédits d'Histoire almohade ». *Hespéris* XIV, fasc. I, pp. 61-77.
- Meunié, J. Allain, Ch. 1956. « Quelques gravures et monuments funéraires de l'extrême Sud-Est marocain », *Hespéris* XLIII, 1, 2 trim., pp. 51-88.
- Taouil, S. Cerbelle, S. Alama, A. 2010. *Education au Maroc: Analyse du secteur*. Paris : Unesco.
- Terrasse, H. 1949, 1950. *Histoire du Maroc: des origines à l'établissement du protectorat français*. Casablanca : Atlantides.
- Zenkouar, L. 2004. « L'écriture amazighe Tifinaghe et Unicode », *Études et Documents Berbères* 22. pp. 175-173.
- Zniber, M. 1966. « Coup d'œil sur quelques chroniques almohades récemment publiées », *Hespéris Tamuda* VII, fasc. unique, pp. 41-60.